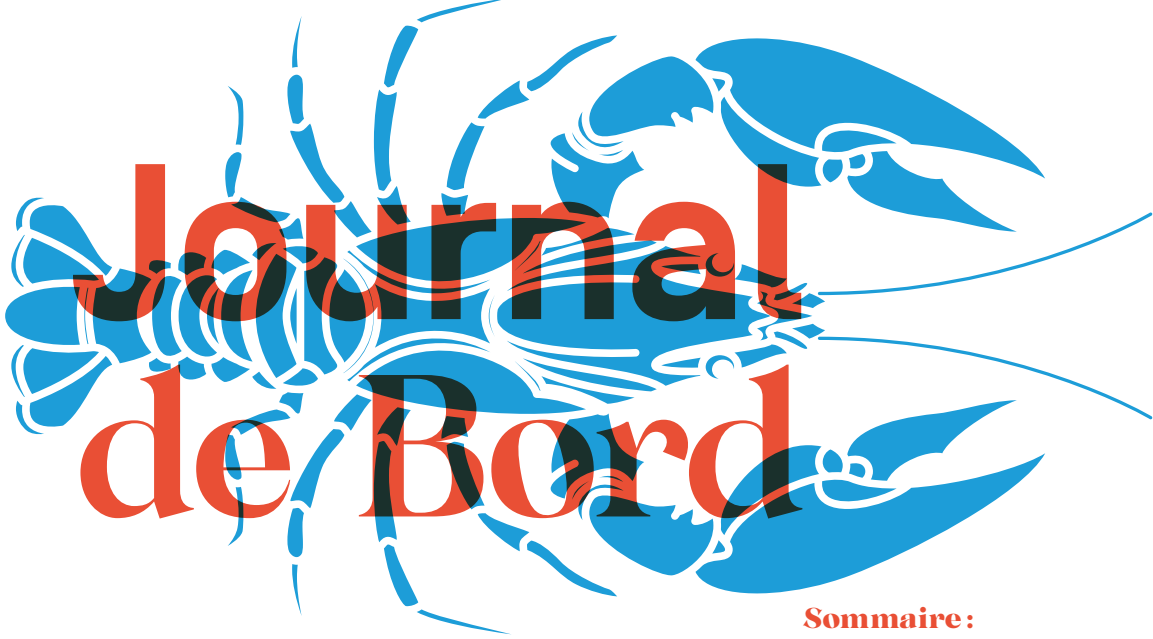




Sommaire :

- Édito
- Regard extérieur
- Quoi de neuf
- Carte blanche
- Patrimoine



ÉDITO

Aux croisements de mille et une histoires, de mille et un regards, nous avons voulu montrer dans cette nouvelle édition de notre Journal de Bord la multiplicité des horizons, des points de vue et des imaginaires présents sur le Bateau.

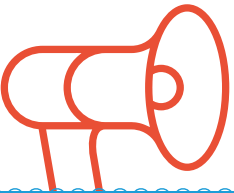
Dans le cadre de cette édition particulière, nous avons souhaité illustrer la réalité du Bateau en invitant un projet atypique d'écriture, et cette fois dévier du cap thématique qui vise habituellement les Passagers. Cette envie de présenter le Bateau sous un nouvel éclairage nous a également amenés à repenser le visuel de cette parution, en le confiant à Anouck Fontaine, qui dépeint avec finesse et légèreté l'univers que ces textes lui ont inspiré. Cette parution porte ainsi un œil novateur et externe qui offre l'occasion, parfois trop rare, de regarder d'une manière renouvelée ce grand radeau et la vie qui l'habite. Un point de vue détaché, sur un projet multiple et passionnant.

Pour vous offrir une lecture plus poétique et plus esthétique qu'à l'accoutumée, deux étudiants en littérature française à l'Université de Genève ont accepté de s'immerger dans l'ambiance particulière et intime des petits déjeuners et de laisser couler leurs idées, dans un flot de créativité sans limites et sans contraintes. Guy Poitry, leur enseignant qui les accompagne dans un atelier d'écriture littéraire, revient plus en détails sur ce projet expérimental et artistique qui, nous l'espérons, vous fera voyager par la lecture. Escalade inédite à bord de ce navire qui, bien que toujours amarré, renferme en son sein une infinité de rêves. Entre itinérance et appartenance, errance et ancrage, un nouveau monde s'invente à bord.

Et toujours dans l'idée de poser un regard neuf sur notre réalité quotidienne, bien qu'immergés dans notre chantier permanent, c'est avec un pas de recul que nous revenons aux sources pour faire ressortir l'esthétique originelle du Genève, les traits épurés d'une mode du passé. Retour sur un décor Art nouveau, aujourd'hui patrimoine.

Dans l'attente de découvrir vos regards posés sur notre Buvette, la face visible de ce bel objet qu'est ce bateau historique, et d'observer votre entrée en scène, à bord pour une nouvelle saison estivale toute en lumière, en musique et en nuances...

Virginie et Claire



Vous n'avez pas reçu la version électronique, mais vous désirez la recevoir également ?
Un petit email à info@bateaugeneve.ch pour rajouter votre adresse.

Impressum

Paraît deux fois par an
Tirage 2500 exemplaires

Association pour Le Bateau Genève
Rue du Simplon 5-7
1207 Genève
T. 022 786 43 45
F. 022 786 43 40
www.bateaugeneve.ch
T. Bateau : 022 736 07 75
CCP 12-11489-9

Ont collaboré à ce numéro :
Jérôme Clément, Cyril Deperrois,
Damien Legrand, Claire Libois,
Virginie Malet, Cléa Mouraux,
Damien Regenass, Laura Roux,
Romain Prina, Guy Poitry

Relecture : Hadrien Dami

Illustrations : Anouck Fontaine

Mise en page :
CANA – atelier graphique

Impression :
Imprimerie Chapuis

REGARD EXTÉRIEUR

De passage

Guy Poitry, Maître d'enseignement et de recherche, présente la démarche d'écriture libre menée par deux étudiants et figurant au verso.

Écrire dans un atelier comme celui du Département de français moderne, à l'Université de Genève, c'est d'abord se livrer à des exercices de style, à l'exploration de différents genres littéraires. On se confronte à un certain passé, et un passé qui nous vient à travers des textes. On est à sa table de travail, on a devant soi des pages, rédigées par d'autres ; et sur une nouvelle page, blanche, on se met à écrire soi-même, en dialogue avec cette littérature d'autrefois. On imitera un style, on cherchera à se mouler dans les formes d'un roman, d'un poème, d'une pièce de théâtre... Oui, ce sont surtout des formes qu'on a à l'esprit, dans un premier temps. Mais pour qu'elles prennent sens et vie, il faut qu'elles s'ouvrent au monde du réel.

Une étudiante, un étudiant ont répondu à la proposition du Bateau Genève. Ils sont venus découvrir ce monde près duquel tant de

gens passent sans lui prêter un regard. La forme littéraire est alors devenue l'occasion d'une rencontre : entre littérature et réalité concrète ; mais aussi entre individus, dans cet espace sur le lac où l'on peut trouver un peu de chaleur – de la chaleur humaine, essentiellement ; de la chaleur calculable en degrés centigrades, quand on est en hiver ; de la chaleur à se mettre au ventre, ne fût-ce que sous la forme des aliments proposés.

Un passager peut n'être qu'un passant. Et les textes de ces étudiants sont marqués par l'idée de passage. Pour elle, une fiction suivie d'un rêve ; mais la fiction renvoie à la réalité des eaux qui ne sont plus poissonneuses, et le rêve, certes suivi d'un réveil, d'un retour au pays de départ, laissera le souvenir d'un contact avec ce monde étranger, où on a partagé ne serait-ce que la fumée d'une cigarette.

Pour lui, ce seront des mots échangés, et qui deviennent lourds de sens, quand on comprend qu'on peut être « sur le même bateau », au propre et au figuré, même si ce n'est que pour un bref instant.

Et on espère que tous les passagers ne connaîtront que le passage : qu'il y aura pour eux une autre vie, nouvelle, heureuse, après ce détour par le Bateau. Mais qu'ils garderont eux aussi la mémoire de ces rencontres aléatoires qui ont fait chaud au cœur. L'écrit peut conserver cette mémoire. Aujourd'hui ce sont deux étudiants qui ont essayé de donner témoignage de ce qu'ils ont découvert, un matin de février 2019. Demain ce sera peut-être vous, lecteur, lectrice.

Guy Poitry,
Maître d'enseignement et de recherche,
Université de Genève



© Anouck Fontaine

QUOI DE NEUF

Ouverture de la Buvette

La Buvette, entièrement rénovée, a le plaisir de vous accueillir du samedi 18 mai au vendredi 27 septembre. Le Mario's bar sera itinérant et vous y trouverez un large choix de cocktails, de produits locaux ou faits maison. Le restaurant, avec notre nouvelle carte [cordons bleus maison, calamars grillés, ardoises drakkar ou corsaire, sardines millésimées, etc.] ouvrira dans un deuxième temps. Cette année, vous avez la possibilité de privatiser un des deux espaces à disposition [ponts avant supérieur ou avant inférieur] et de faire appel à notre service traiteur pour vos réceptions, anniversaires, etc. Jam sessions et apéros pirate en alternance chaque jeudi, soirées publiques avec nos partenaires et DJ's en alternance chaque samedi animeront cette nouvelle saison avec comme toujours l'ambition de favoriser la mixité.

Avancée des travaux du Projet ECO

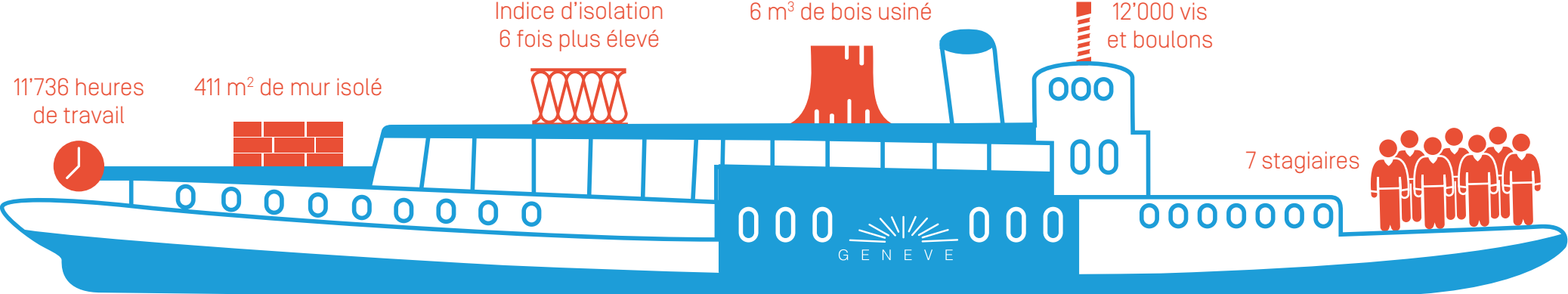
Les travaux ont continué bon train depuis l'automne passé. La cuisine et le bureau situés dans la cale ont été entièrement isolés. Ceci était essentiel car chacune de ces pièces est située en dessous du niveau de l'eau, offrant ainsi une régulation thermique naturelle pour l'ensemble du Bateau. Il fallait également que les panneaux employés pour réaliser l'isolation puissent être démontés et que l'isolant puisse être retiré pour l'inspection de la cale sèche, qui a lieu tous les dix ans. Le Salon avant, situé au pont inférieur, a lui aussi été isolé et ses moulures entièrement restaurées. Finalement, le pont supérieur et la Buvette ont également fait peau neuve avec une structure en verre et en acier reprenant les lignes directrices d'origine. A l'automne prochain, ce sera au tour du Salon arrière d'être isolé et restauré.



© Equipe Bateau Genève

EN CHIFFRES

Le Projet ECO



**EN CHIFFRES
LE BATEAU EN 2018**



Pasta Party



Petits-déjeuners



Bénévoles



Cours de français



«Passagers»

«Comme une eau, le monde vous traverse et, pour un temps, vous prête ses couleurs.»
– Nicolas Bouvier, *L'usage du monde*

C'est une matinée de février, je flâne dans la ville engourdie, longe les boutiques, rue de la Croix-d'Or. Tout transpire le luxe et la surenchère, les vitrines reflètent le faste, aujourd'hui je ne peux m'empêcher de le remarquer – probablement par égard pour ma destination. Une jeune femme m'irradie de son sourire d'un blanc éblouissant, sur une pancarte publicitaire. Je marche vite, au rythme étourdissant des villes. Quelques tournants et je débouche sur le Jardin Anglais que je traverse d'un bon pas pour enfin arriver au Bateau.

Entouré de mouettes endormies et du clapotis des vagues, le vaisseau attend patiemment ses hôtes, immobile dans la blancheur matinale, hors d'atteinte des ombres des immeubles de la rade : c'est un bateau qui ne vogue pas. Un vieux voyageur devenu sédentaire qui reçoit chaque matin des nomades. Malgré son calme apparent, le vapeur fourmille déjà de vie.

Les nomades, ce sont les passagers, tel est le nom que l'on donne à ceux qui habitent le lieu pour un temps – quelques heures, peut-être moins, parfois plus, le temps d'un déjeuner.

Un passager demande d'où l'on vient, c'est la première question, celle qui rend loquace.

Passager, un terme qui évoquerait injustement la rapidité des âmes fugitives que l'on croise dans les villes saturées à qui n'aurait pas eu l'occasion de passer un moment sur le navire et ainsi de se rendre compte qu'il n'en est rien. Quelle que soit la durée de notre passage, il est certain que le Bateau est une place où il est permis de s'arrêter.

On entre, immédiatement on se mêle aux autres et à l'odeur de nourriture qui imprègne le pont. La salle à manger est emplie de rumeurs qui s'élèvent des tables, où se mêle une variété de langues ; certaines discussions sont très animées. Quelques-uns agrémentent leur repas de musique. D'autres tables sont silencieuses, on y dort en position assise, profitant de l'espace chauffé. Comme mû par l'habitude alors même qu'il n'en est rien, je me sers un thé dans lequel je noie une feuille de menthe qui divague calmement dans l'eau chaude. On prend place, accueilli par des sourires ; il n'est pas difficile de trouver où s'asseoir. Il suffit d'un regard circulaire et d'une bouffée de son air pour que la pièce, parsemée de silhouettes endormies, vous prenne en entier dans ses vapeurs de café. Les atmosphères ont le singulier pouvoir de nous imprégner entièrement. On est alors comme des feuilles jetées dans le thé qui s'imbibent d'eau puis descendent peu à peu au fond de la tasse. On discute, sans

manquer de jeter un coup d'œil par le hublot où le tumulte de la ville semble à présent aussi lointain et inatteignable que pourrait l'être la surface si l'on ouvrait les yeux au fond du lac.

Un passager demande d'où l'on vient, c'est la première question, celle qui rend loquace dans un endroit où se croisent les habitants de tant de lieux, celle qui entame sans doute un certain nombre de discussions sur le vapeur. Dans cette question à la fois si lourde de sens, dont on attend bien plus qu'une simple latitude et dont la prétention n'est certainement pas uniquement géographique, et en même temps si dérisoire puisqu'on est ici en dépit de toute appartenance et que tout le monde y est pareillement bienvenu – pour ainsi dire et s'affranchir du jeu de mot, on s'y trouve tous dans le même bateau – dans cette interrogation, il y a l'attente que, peut-être, elle aboutira à un rapprochement, par la langue ou par de communes références. Quoi

qu'il en soit la discussion est lancée, sans surprise la question n'a pas manqué de faire parler. Les minutes s'égrenent, battues par les vagues au dehors.

Un petit tour sur le pont pour s'attarder un peu. Traverser le coin fumeurs où des fragments de conversations m'arrivent aux oreilles sans que je cherche à les déchiffrer. Je me dis qu'il faudra revenir, à la belle saison, pour boire un verre quand la buvette ouvrira ses portes et qu'on s'y trouvera dans une autre ambiance encore, puisque c'est là tout le pouvoir d'un lieu aussi singulier que le Bateau, capable de revêtir des couleurs aussi disparates que complémentaires.

Puis on s'en va, on a été un passager parmi d'autres qui repartent sillonner la ville.

Romain Prina, étudiant en Lettres, Université de Genève

«Pêcheur en attente»

«On ne voit bien qu'avec le coeur. L'essentiel est invisible pour les yeux.»
– Antoine de Saint-Exupéry



Dans mon village, là-haut tout au nord, ce n'est pas pour rien que les pêcheurs se font de plus en plus rares. Les poissons, chassés par les géants du pétrole, des monstres qui transforment la mer en buvard toxique, diminuent bien plus vite que le rythme des vagues. C'est assez inconvenant pour moi, qui ne connais pas d'autre métier. Chaque matin, je me faufile jusqu'au port et m'éloigne à bord de ma modeste embarcation. J'observe ma ligne avec attention et guette le moindre mouvement qui trahirait la présence d'un pauvre poisson. Si elle reste trop longtemps immobile, je m'en vais plus loin, à la recherche d'un coin épargné par la pollution, ce que je ne trouve évidemment jamais. Mon humeur se calme de plus en plus souvent sur la météo maussade de la région. Lorsque je regarde au loin, je vois un horizon effacé. La limite entre le ciel et la mer ne semble pas exister. Je ne distingue pas les nuages de leur reflet dans l'eau. Si l'air devenait eau et l'eau devenait air, je ne m'en rendrais pas compte et mourrais noyé.

En rentrant au port, je couvre mon seau d'un bout de tissu, pour que personne ne puisse voir à l'intérieur. Il y a toujours quelqu'un pour me lancer un «alors, la matinée était fructueuse?». Je souris, je blague et je fais semblant. Ces ignorants sont loin d'imaginer la gravité de la situation, qui m'inquiète pas non plus le gouvernement, car les pétroliers rapportent plus que ma barque. De

temps en temps, en fin de matinée, je me rends au supermarché. J'achète de la poiscaille d'élevage au goût fade, afin de ne pas rentrer les mains vides. Ma femme n'y voit que du feu et je remercie le ciel de ne pas être marié à une fille de pêcheur. Je lui raconte que les gens au marché se sont arraché le reste de mes prises, alors que je ne possède même plus de stand de vente. Cette situation est possible grâce à l'héritage que j'ai reçu à la mort de mes parents. De leur temps, les eaux étaient encore claires et la vie agréable, les pêcheurs prospères. Mais maintenant, leurs économies méritées diminuent sans espoir de renouvellement, tout comme la richesse des fonds marins.

Je ne me sens bien moins déparéillé ici qu'au milieu des habitants de mon village.

Un matin, alors que les nuages sont sombres et la mer glacée, je pars comme à mon habitude. Le poids que je porte sur mes épaules ne s'allège pas, mais je l'oublie parfois tant il m'est familier. Il fait partie de mon corps, presque au même titre que mes membres. Je suis si concentré sur ma ligne que je n'entends pas l'orage gronder au loin. Rien d'autre ne semble exister autour de moi. Ni le ciel, ni les vagues. Juste moi, ma canne à pêche et un éventuel saumon.

C'est tout. Je suis pris au piège entre la mer noire et le ciel à son image. Les sensations me font défaut ; je ne ressens plus rien. Au fil des minutes, mes paupières s'alourdissent et finissent pas s'affaisser complètement.

Tout d'un coup, ma barque se cogne contre quelque chose de solide dans mon dos. Je me retourne et découvre un bateau, qui s'étend au-dessus de moi. J'aperçois une corde et monte à bord. A l'intérieur, tout est calme. D'abord, je m'assois à une table et j'observe. Il y a des gens qui discutent, d'autres sont assis seuls. Je vois des expressions soucieuse, calme, avenante, stoïque. Un homme à une table voisine me sourit et se présente. Je fais de même et continue à regarder autour de moi. Tout est en bois. Le décor est simple, mais beau. L'homme me demande, étonné, si je n'ai pas soif. Alors je me lève et vais me servir une tasse de café. Le liquide me réchauffe le corps et le cœur. Je m'approche du bar, où se trouve la nourriture, et je me sers un bol de céréales, avec quelques carrés de chocolat. Plus je mange, plus je me sens léger. Personne ne paraît surpris par ma présence ici, à part moi. Qu'est-ce donc que cet endroit ?

Une dame aux cheveux rouges m'explique que c'est un bateau qui est immobile, mais qui accompagne les gens. Tout le monde. N'importe qui. Peu importe l'histoire de la personne. Ce serait donc un bateau qui ne navigue pas, mais qui apporte plus à manger

que ma barque en constants mouvements. Je n'aurais pas pensé qu'un tel endroit puisse exister. À l'autre bout de la pièce, un petit groupe de gens s'est assoupi, alors que certains profitent de charger leurs téléphones portables. Leur point commun : tous semblent satisfaits de pouvoir manger, sans avoir à être questionné, cette nourriture de réconfort. Un réconfort offert, mais mérité. C'est un sentiment que je connais bien. L'image approximative de moi, une canne à pêche dans les mains, que j'aperçois souvent jouxant ma barque, n'est pas si différente de celles des passagers de ce bateau. Je ne me sens bien moins déparéillé ici qu'au milieu des habitants de mon village. Une odeur de cigarette me chatouille les narines. Je sors sur le pont pour en allumer une et l'homme de tout à l'heure m'accompagne. Nous fixons l'horizon ensemble et il me dit de ne pas m'inquiéter si la ligne n'est pas nette. Elle le deviendra avec le temps. Apparemment, ce bateau a aidé la sienne à se préciser. J'ouvre lentement les yeux. La couche de nuages est percée par un rayon de soleil. Je sens de mes doigts que le motif du bois s'est imprimé sur ma joue endolorie. Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi. Il doit être plus tard que d'habitude, il faut que je rentre. C'est donc l'âme un peu apaisée que je fais demi-tour à bord de ma barque, tout en repensant à mon rêve, qui m'a paru si réaliste.

Cléa Mouraux, étudiante en Lettres, Université de Genève

Cap sur le style Belle-Époque, un patrimoine unique !

Au travers de cette belle épopée constructive qu'est le Projet Eco, nous vous proposons un focus sur le style Art nouveau caractéristique du Bateau Genève.

Conçu et présenté en 1896 à l'occasion de l'exposition nationale, il incarne parfaitement la période Belle-Époque (1895-1914) ainsi nommée après la Deuxième Guerre mondiale car considérée rétrospectivement comme un temps de prospérité comparé à la première moitié du XX^e siècle.

Sous l'élan d'une bourgeoisie opulente profitant des progrès techniques et de l'émergence d'une petite bourgeoisie populaire aujourd'hui nommée classe moyenne, l'essor des loisirs et du tourisme se développe au travers des voyages d'agrément. La Suisse devenue une destination romantique enrichit alors ses infrastructures de transport pour répondre à cette classe des loisirs : c'est l'avènement des «bateaux salons» à roues à aubes sur le Léman.

Les progrès immenses accomplis dans la chimie, l'électronique et la sidérurgie permettent aux moyens de transport de se réinventer et offrent aux architectes de nouvelles possibilités. Cet élan donne naissance à l'Art nouveau, un style au caractère expérimental qui laisse libre cours à la création. Il en résulte un éclectisme encore jamais vu à cette époque.

Fabriquée par Sulzer Frères Winterthur, le Bateau Genève se caractérise par l'absence de toute ligne droite et de tout angle droit. Les lignes qui se courbent coulent à l'infini, les formes s'enflent et se désenflent. C'est la nature qui sert de modèle ; en témoigne les moulures d'origines à motif floral. L'utilisation du fer pour cette construction à ossature et de bois tendre au couleur miel comme le marronnier pour le décor intérieur crée un effet de fantaisie et de légèreté, contrastant avec le style classique qui précède, plus sombre et sévère.

Conscients de la valeur de ce patrimoine unique, nous avons conçu le Projet Eco comme le trait d'union entre modernité et respect de la tradition, visant une réduction significative des déperditions thermiques tout en préservant la substance patrimoniale du Bateau. Par conséquent, une procédure de classement auprès du Service des monuments et des sites a été amorcée, et une étude de la valeur historique du Bateau est en cours.

